

Classic Poetry Series

Jean-Baptiste Rousseau
- poems -

Publication Date:
2012

Publisher:
Poemhunter.com - The World's Poetry Archive

Jean-Baptiste Rousseau(6 April 1671 – 17 March 1741)

Jean-Baptiste Rousseau was a French poet.

Biography

Rousseau was born in Paris, the son of a shoemaker, and was well educated. As a young man, he gained favour with Boileau, who encouraged him to write. Rousseau began with the theatre, for which he had no aptitude. A one-act comedy, *Le Café*, failed in 1694, and he was not much happier with a more ambitious play, *Le Flatteur* (1696), or with the opera *Venus et Adonis* (1697). In 1700 he tried another comedy, *Le Capricieux*, which had the same fate. He then went with Tallard as an attaché to London, and, in days when literature still led to high position, seemed likely to achieve success.

His misfortunes began with a club squabble at the *Café Laurent*, which was much frequented by literary men, and where he indulged in lampoons on his companions. A shower of libellous and sometimes obscene verses was written by or attributed to him, and at last he was turned out of the café. At the same time his poems, as yet printed only singly or in manuscript, acquired him a great reputation, due to the dearth of genuine lyrical poetry between Jean Racine and André de Chénier. In 1701 he was made a member of the Académie des inscriptions; he was offered, though he had not accepted, profitable places in the revenue department; he had become a favourite of the libertine but influential coterie of the Temple; and in 1710 he presented himself as a candidate for the Académie française.

Verses more offensive than ever were handed round, and gossip maintained that Rousseau was their author. Legal proceedings of various kinds followed, and Rousseau ascribed the lampoon to Bernard-Joseph Saurin. In 1712 Rousseau was prosecuted for defamation of character, and, on his non-appearance in court, was condemned to perpetual exile. He spent the rest of his life in foreign countries except for a clandestine visit to Paris in 1738; he refused to accept the permission to return which was offered him in 1716 because it was not accompanied by complete rehabilitation.

Prince Eugene of Savoy and other persons of distinction took him under their protection during his exile, and at Soleure he printed the first edition of his poetical works. He met [Voltaire](http://www.poemhunter.com/voltaire/) in Brussels in 1722. Voltaire's *Le Pour et le contre* is said to have shocked Rousseau, who expressed his sentiments freely. At any rate the latter had thenceforward no fiercer enemy than Voltaire. His death elicited from Jean-Jacques Lefranc, marquis de Pompignan an ode that was perhaps better than anything of Rousseau's own work. That work may be roughly divided into two sections. One consists of formal and partly sacred odes and cantatas of the stiffest character, of which perhaps the *Ode a la fortune* is the most famous; the other of brief epigrams, sometimes licentious and always, or almost always, ill-natured.

As an epigrammatist Rousseau is inferior only to his friend Alexis Piron. The frigidity of conventional diction and the disuse of all really lyrical rhythm which characterize his period do not prevent his odes and cantatas from showing at times true poetical faculty, though cramped, and inadequate to explain his extraordinary vogue. Few writers were so frequently reprinted during the 18th century, but even in his own century La Harpe had arrived at a truer estimate of his real value when he said of his poetry: "Le fond n'est qu'un lieu commun chargé de déclamations et même d'idées fausses."

Besides the Soleure edition mentioned above, Rousseau published an issue of his work in London in 1723.

Ode A La Fortune

Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacres par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits;
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits;
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux ;
Et que, devant ses yeux stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'admèrerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière
Qui dans mon sang trempe ses mains;
Et je pourrai forcer ma bouche
À louer un héros farouche,
Ne pour le malheur des humains?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérants!
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans;
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumants de carnage,

Un peuple au fer abandonne;
Des meres pales et sanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effrene.

Juges insenses que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits!
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois?
Leur gloire, feconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne saurait-elle subsister?
Images des Dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit eclater?

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour,
Voyons comment vos coeurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous etes les maitres du monde,
Votre gloire nous eblouit;
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le heros s'evanouit.

Jean-Baptiste Rousseau

Ode Tirée Du Cantique D'Ézéchias

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant ;
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant :
La Mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis ;
Et, dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus ;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus :
Mon dernier soleil se lève
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée,
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage,
Le mal a brisé mes os ;
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour ;
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi, de cris et d'alarmes,
Mon mal semblait se nourrir ;
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre :
Ô nuit, tu vas dans ton ombre

M'ensevelir pour toujours !
Je redisais à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours !

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi :
Ecoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace,
Puisé dans ces saints trésors ;
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours ;
C'est pour vous pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments :
La Mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.

J'irai, Seigneur, dans vos temples,
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

Jean-Baptiste Rousseau

Ode Tirée Du Psaume Cxlv

FAIBLESSE DES HOMMES,
GRANDEUR DE DIEU

Mon âme, louez le Seigneur ;
Rendez un légitime honneur
À l'objet éternel de vos justes louanges.
Oui, mon Dieu, je veux désormais
Partager la gloire des anges,
Et consacrer ma vie à chanter vos bienfaits.

Renonçons au stérile appui
Des grands qu'on implore aujourd'hui ;
Ne fondons point sur eux une espérance folle.
Leur pompe, indigne de nos vœux,
N'est qu'un simulacre frivole ;
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, esclaves du sort,
Comme nous, jouets de la mort,
La terre engloutira leurs grandeurs insensées ;
Et périront en même jour
Ces vastes et hautes pensées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Dieu seul doit faire notre espoir ;
Dieu, de qui l'immortel pouvoir
Fit sortir du néant le ciel, la terre, et l'onde ;
Et qui, tranquille au haut des airs,
Anima d'une voix féconde
Tous les êtres semés dans ce vaste univers.

Heureux qui du ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonne heure en lui toute son espérance !
Il protège la vérité,
Et saura prendre la défense
Du juste que l'impie aura persécuté.

C'est le Seigneur qui nous nourrit ;

C'est le Seigneur qui nous guérit :
Il prévient nos besoins ; il adoucit nos gênes ;
Il assure nos pas craintifs ;
Il délie, il brise nos chaînes ;
Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger
Un bras prompt à le protéger ;
Et l'orphelin en lui retrouve un second père :
De la veuve il devient l'époux ;
Et par un châtement sévère
Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

Les jours des rois sont dans sa main :
Leur règne est un règne incertain,
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites ;
Mais de son règne illimité
Les bornes ne seront prescrites
Ni par la fin des temps, ni par l'éternité.

Jean-Baptiste Rousseau

Stances

Que l'homme est bien, durant sa vie,
Un parfait miroir de douleurs,
Dès qu'il respire, il pleure, il crie
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs,
Un pédant porteur de tristesse,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtiments de toute espèce.

L'ardente et fouguese jeunesse
Le met encore en pire état.
Des créanciers, une maîtresse
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat,
L'ambition le sollicite.
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite.
Mauvaise humeur, infirmité.
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Assiègent sa caducité.

Pour comble de calamité,
Un directeur s'en rend le maître.
Il meurt enfin, peu regretté.
C'était bien la peine de naître !

Jean-Baptiste Rousseau